



Le Monde - 30 octobre 2011

---

---

## Stefania Sandrelli : « Moi, je veux »

Elle fut l'une des stars de la comédie italienne. Invitée au Festival de Montpellier, elle raconte

Voir page 2

# Stefania Sandrelli : « Moi, je veux »

Elle fut l'une des stars de la comédie italienne. Invitée au Festival de Montpellier, elle raconte

## Entretien

**L**e 33<sup>e</sup> Festival du cinéma méditerranéen de Montpellier proposait cette année une rétrospective Pietro Germi, l'une des figures essentielles du cinéma italien des années 1960, peu connu en France, malgré sa Palme d'or en 1966 pour *Ces messieurs-dames* et dont le dernier triomphe fut posthume, en 1975, avec *Mes chers amis*, qui ressortit en salles le 9 novembre. Pour l'occasion, le festival accueillait Stefania Sandrelli qu'il révéla, en 1961, avec son célèbre *Divorce à l'italienne*. L'actrice n'avait alors que 15 ans.

### Comment Pietro Germi vous-a-t-il découvert ?

Il était à Rome et cherchait une adolescente pour son nouveau film. Mais moi, je vivais à Viareggio, sur le bord de mer avec toute ma famille, dans une grande maison du centre-ville. Un jour, un photographe connu est passé dans ma rue et m'a demandé de poser. J'étais là, avec ma jupe à carreaux, un petit haut... Toute simple. J'ai ensuite retrouvé ma photo dans l'hebdomadaire *Le Ore!*, puis un agent m'a appelé pour passer un casting. Je me suis retrouvée face à ma mère, qui m'a dit « non », et face à mes sept oncles, qui m'ont dit sept fois « non ». J'ai répondu dix fois « oui »... et je suis partie à Rome avec mon grand-frère aux studios De Paolis. J'avais le cœur qui battait mais j'ai rejoint une nuée de filles avec l'impression de retrouver des copines d'école qui se seraient permises une petite virée.

### Que représentait le cinéma pour vous qui étiez adolescente ?

A cette époque, à Viareggio, il y avait plus de cinémas que d'églises... ce qui n'est pas peu dire pour des Italiens. Mon frère, qui avait sept ans de plus que moi, me conduisait voir les premiers films d'Olmi dont j'adorais l'atmosphère très délicate, ceux de Cassavetes (*Shadows*)... Ils étaient doublés, mais j'ai été très marquée par ces univers étrangers, différents. J'avais déjà des goûts très affirmés. Et puis, à la maison, mon frère réalisait des petits films en super 8. Il découpait un trou dans des boîtes de Panettonne et les transformait en éclairages. On se maquillait et on tournait des *Dra-*



Stefania Sandrelli avec Marcello Mastroianni sur le tournage de « Divorce à l'italienne », de Pietro Germi, en 1961. PAT MORIN/RUE DES ARCHIVES

*cula*, des petites histoires familiales... Mon frère fut mon premier metteur en scène. Quand je me suis retrouvée en Sicile sur le plateau de *Divorce à l'italienne*, je tournais avec mon propre bikini, dans une atmosphère aussi légère. J'allais me promener et je m'achetais des petites médailles. Ça énervait beaucoup Pietro Germi, puis il se rappelait que je n'avais que 15 ans et il se calmait en mâchouillant son cigare.

### Était-ce encore une période d'innocence ?

Non. J'étais heureuse mais pas insouciance. J'avais conscience de l'importance de ce qu'on faisait. Je savais que Mastroianni était un grand acteur et que le cinéma, c'était sérieux. Je venais de quitter, de mon propre chef, l'école des sœurs, parce que je voulais faire de

la danse et je ne prenais pas les choses à la légère.

**Vous avez tourné trois films importants avec Pietro Germi : « Séduite et abandonnée » (1964), « Beaucoup trop pour un seul homme » (1968), et « Alfredo, Alfredo » (1972), avec Dustin Hoffman...**

C'est lui qui m'a appris le métier : être disponible, se donner et chercher à dépasser ses limites. Il avait les idées claires et, dès mes débuts, il m'a montré la voie à suivre, en me guidant sans jamais m'imposer de contraintes. Cela donne beaucoup de confiance à une actrice. Il m'a permis d'aller, à l'instinct, là où je savais que je pouvais donner beaucoup. C'est drôle, parce que je n'ai jamais pu le tutoyer. Je le vouvoyais parce qu'il avait gardé pour moi cette stature

qui m'avait impressionné lors du premier tournage. Il avait déjà la soixantaine et une belle allure... de cow-boy. Avec lui, j'ai découvert surtout ce que pouvait être l'amour du cinéma. Il se tenait derrière cette énorme caméra de l'époque, la Mitchell — une caméra belle comme une femme —, et il dévorait des yeux les acteurs qui jouaient les scènes. Il riait, il pleurait, il se mettait à hurler... et à chanter, parfois ! Il n'était jamais plus heureux que sur son plateau. Et nous faisons partie de ce bonheur.

**D'autres grands cinéastes ont aimé tourner avec vous : quatre films avec Scola (dont « Nous nous sommes tant aimés ») et Bertolucci (« Le Conformiste », « 1900 »), puis Comencini (« Un vrai crime d'amour »), Monicelli (« Brancaleone »). Vous êtes alors une star très demandée, puis vous surprenez, en 1983, en tournant « La Clé » de Tinto Brass, un film érotique explicite...**

Très grand scandale, et grand succès. Mais je n'ai pas fait ce film pour me mettre en valeur ou jouer de mes charmes : j'étais dans la quarantaine, et j'aurais pu le faire plus tôt ! Le cousin de Bernardo Bertolucci produisait et il m'avait déjà parlé de cette adaptation de Tanizaki, mais je me trouvais trop jeune. Puis mon agent m'a dit : « Non, tu ne peux pas faire ça ! » « Comment ça, je ne peux pas ? Mais moi, je veux ! »

*La Clé* (1983) est un film drôle, et très féministe, qui montre combien les fantasmes des mâles sont ridicules. A la fin, ma féminité, ma sexualité, est triomphante. Le mari, lui, est en lambeaux. Et j'ai eu le sentiment d'avoir continué à être actrice en cherchant, justement, comment me dépasser. Ce n'était pas un film porno, mais il y avait, bien sûr, beaucoup de scènes crues. Le premier jour de tournage, je suis arrivée complètement nue et j'ai défilé devant toute l'équipe. J'ai dit : « Voilà, les jeux sont faits ! Maintenant... au travail. » Et même si j'ai tourné quelques idioties, ce qui m'intéresse, ce n'est pas le rôle que je peux tenir mais le film que l'on va faire. J'ai besoin de croire qu'il pourra être drôle, beau, sensible... et qu'on pourra peut-être le revoir indéfiniment. ■

**PROPOS RECUEILLIS  
PAR PHILIPPE PIAZZO**